

FEUILLETON DU SAMEDI

LE ROI DES GUEUX

PREMIÈRE PARTIE

LE DUC ET LE MENDIANT

VII

LA COUR DES CASTRO

(Suite)

—Seigneur comte, répondit Ramire, j'ai coutume de confier mes secrets seulement à mes amis.

—Et je ne prétends pas être du nombre. C'est très bien, Seigneur Mendoze. Galfaros, ouvrez-nous la porte de la cour des Castro.

Galfaros, nous le savons, était incapable de désobéir à un ordre du jeune comte Palomas. Il s'élança en avant, le bonnet à la main, précédant tous ces chers seigneurs qui avaient bien le droit de s'entr'égorgier dans son enclos, puis qu'ils étaient la véritable fortune de l'établissement.

Nos courtisans traversèrent une galerie ornée à la mode orientale, où restaient encore les chaudes émanations de l'orgie nocturne. Sur des piles de coussins, deux ou trois femmes en costume éclatant étaient couchées.

A terre, se voyaient les instruments du concert que Ramire avaient entendu la nuit précédente dans le silence de la ville endormie : une guitare, une mandoline et des castagnettes.

Galfaros poussa une seconde porte. Un courant d'air frais, tout imprégné du parfum des orangers en fleurs, fit irruption dans la galerie. Au bout d'un péristyle de marbre bizarrement échantillonné, s'ouvrait la cour des Castro, ménagée sur l'emplacement des anciens bains du sérail.

Trois côtés des arcades de la cour des Castro, qui entouraient jadis la piscine arabe, existaient encore avec leurs faisceaux de colonnettes surmontées de galeries à jour. Le troisième côté avait été mis à bas par le marquis de Tarifa. A la place s'élevait le monument appelé : " le Sépulcre ".

Un triple rang de cyprès le cachait presque entièrement aux regards.

Les gens de Séville disaient que les Castro étaient derrière ces cyprès à dormir leur dernier sommeil.

Tout le reste du *patio* présentait à la vue des objets gracieux et charmants qui contrastaient fort avec cette lugubre perspective. L'ancienne piscine fournissait au centre un jet d'eau copieux, dont les gerbes baignaient un groupe de bronze.

C'étaient autour de riants massifs de plantes tropicales et de frais gazons, qui jamais ne perdaient leur verdure ; le long des arcades, trois allées d'orangers séculaires couraient, découpant les festons de leur riant feuillage sur les dentelles bariolées de la galerie mauresque.

Il paraît que notre bon Ramire aimait le luxe et les belles choses sans les connaître, car ses narines s'enflèrent en traversant la galerie. Son regard ébloui parcourut le *patio*. Il eut un sourire.

—Fermez toutes les portes, ordonna le comte de Palomas.

On entendait, par-dessus les murailles, les clameurs de la foule au dehors.

Le comte lâcha le bras de Mendoze et se dirigea vers un espace carré, ménagé dans le gazon, à gauche de la fontaine. C'était

comme une aire bien battue où la terre franche n'avait pas une ride. On pouvait là se rencontrer quatre de front.

Narciso de Cordone suivit son soleil, comme il appelait parfois le jeune comte de Palomas. Galfaros s'approcha respectueusement et demanda :

—Faut-il le maître chirurgien de Son Excellence ?

—Non, répondit Palomas ; il n'y aura point de blessés.

Et le gros Narciso ajouta d'un air sombre :

—Il n'y aura que des morts !

Galfaros se retira. Dès qu'il eut passé le seuil de la galerie, il se mit à courir de toute la vitesse de ses jambes. Ce n'était certes point pour aller chercher le maître chirurgien malgré la défense du comte de Palomas.

—Seigneurs, reprit celui-ci, je désire qu'il soit prêt une rapière à ce brave garçon ; la sienne est à deux tendants, et plus longue d'un demi-pied que la mienne.

Mendoze ficha aussitôt son épée dans le gazon.

Une voix prononça tout bas derrière lui :

—N'avait-elle pas mieux à faire que cela ?

Il se retourna vivement. Son regard rencontra celui du marquis de Pescaire, fixé sur lui avec une expression véritablement étrange. On eût dit que le marquis cherchait à lire sur son visage le mot indéchiffrable d'une énigme.

Mendoze ouvrait la bouche pour interroger, lorsque s'éleva de nouveau la voix provocante du jeune comte.

—Donne-lui ton épée, Silva, disait-il ; la messe doit être commencée.

—Et le temps passe, ajouta le marquis.

Ce dernier mot répondait précisément au vague remords de Mendoze, qui regrettait déjà son équipée.

—Bah ! dit-il en saisissant la rapière que lui tendait don Julian de Silva, ce ne sera pas long désormais. En vous remerciant, Seigneur ! Voici un brillant joujou qui ne me fatiguera pas le poignet.

Il sauta dans l'espace réservé, et répondit galamment au salut que lui adressait le comte de Palomas. Don Narciso, l'épée à la main, appelait Moneade à grands cris. Celui-ci vint se placer auprès de Ramire. Les quatre épées se choquèrent en même temps.

Le comte de Palomas passait pour être un des meilleurs élèves de maître Herrera, et le gros Cordova avait des prétentions majeures au titre d'habile duelliste. La fortune, il faut le croire, les servit mal. Le gros Narciso fut désarmé à la première passe, et le comte, reculant par trois fois, toucha du talon l'herbe qui formait l'enceinte derrière lui.

—Comte, dit Pescaire, pendant que Narciso confus ramassait son arme, maître Herrera ne reconnaîtrait pas sa riposte de pied ferme !

Palomas était pâle, la colère le prenait.

Ramire lui rendit du champ, et dit avec émotion :

—Seigneur, je n'ai jamais tué personne en duel. D'après ce que j'ai vu et entendu de vous, vous n'êtes pas prêt à paraître devant Dieu . . .

—As-tu pitié de moi, mon brave ? interrompit le jeune comte en ricanant.

Il lui porta en même temps, roide comme balle, un coup sur dégagement en pleine poitrine.

—A toi ! fit-il triomphant déjà.

Mais Ramire avait paré sur place, d'un simple temps de poignet. Il ne riposta point et reprit :

—Seigneur, je vous supplie de réfléchir. Je suis un inconnu pour vous, mais je prends l'engagement d'honneur de faire cette aventure. Tous ceux qui vous entourent sont vos

amis : retirez seulement les paroles qui ont outragé la plus noble et la plus malheureuse des femmes . . .

—Joue ton jeu ! interrompit encore Palomas, qui essaya, sans résultat aucun, toute la série des feintes et entre-temps de maître Herrera.

—Vive Dieu ! s'écria Moneade ; il le joue assez bien, son jeu ! . . . et son rôle aussi, ajouta-t-il plus bas.

Don Julian de Silva se pencha à l'oreille du jeune comte.

—Tu n'as rien à gagner avec celui-là, dit-il. Sur le terrain où nous sommes, ta vie est entre ses mains.

—C'est assez de folies, conseilla de son côté Soto-Mayor.

Palomas frappa du pied. Il écumait de rage. Il écarta d'un moulinet ses amis qui l'entouraient de trop près, et s'écria en s'adressant à Mendoze :

—Ma femme me payera ta dette, l'ami, et toutes celles de mes bons compagnons. Par la corbleu ! défends-la bien, puisque tu as le droit de la défendre, car moi je serai sans miséricorde !

—Le temps passe, dit pour la seconde fois Moneade, qui était un peu en arrière de Ramire.

Celui-ci prit à pleine main ses cheveux qui lui couvraient le front. Son regard, que l'hésitation voilait naguère, éclata soudain comme un feu.

—A la bonne heure ! fit le comte, qui se coucha sur ses jarrets et prit la garde napolitaine

Narciso de Cordone attaquait en même temps, et s'escrimait comme un démon. Pescaire avait grand-peine à parer le déluge de bottes qui tombait sur lui.

Un bruit de pas précipités et de ferraille se fit dans la galerie voisine. Toute une escouade d'archers s'élança à la fois par la porte brusquement ouverte.

—Vous témoignerez bien au seigneur régidor, disait maître Galfaros tout essoufflé de sa course, que c'est moi-même qui suis allé quérir main-forte !

—Bas les armes ! au nom du roi ! cria le premier sergent en franchissant le seuil de la cour des Castro.

Les petites dansesuses, éveillées en sursaut, s'enfuyaient par les fenêtres.

Tous les archers faisaient irruption dans le *patio* en répétant :

—Bas les armes ! Seigneurs, bas les armes !

Mais il était trop tard. Le comte de Palomas était couché sur le gazon avec une estocade dans la poitrine, et Narciso de Cordoue gisait évanoui sur le sable.

Au moment où Palomas tombait, Moneade avait donné du plat de son épée sur le crâne du gros Narciso en disant :

—Celui-ci nous gênerait.

Puis, saisissant par le bras Mendoze, tout étourdi de la chute de son adversaire, il l'avait entraîné derrière les orangers, pendant que les courtisans s'empressaient autour du jeune comte de Palomas. En suivant le cloître, et abrités qu'ils étaient par le feuillage des arbustes, les deux fugitifs avaient pu gagner le massif épais au centre duquel s'élevait le Sépulcre.

De là ils pouvaient entendre les clameurs des archers demandant à grands cris le meurtrier du comte de Palomas.

—Qu'on garde toutes les issues ! ordonnait le chef de l'escouade.

Moneade s'arrêta au bord du massif. Pour sortir de là il fallait traverser un espace découvert.

—Seigneur ! dit-il à Mendoze, je vous sauverai ou je perdrai mon nom.

—Qu'ai-je donc fait pour mériter l'amitié